

Moussa Koro

Destins unis



Destins unis



Moussa Koro

Destins unis

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3542-2

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

Prologue.....	11
Première partie	
Quand le hasard scelle des destins !.....	17
Deuxième partie	
La bravade	95

Prologue

Une guérilla urbaine éclata dans la capitale un bon matin tranquille du mois de février. La débandade était généralisée. Des balles perdues firent des victimes anonymes en grand nombre dans les rues. Les familles se disloquèrent. Ce fut la ruée vers les broussailles alentour. Des refuges de fortune se constituèrent pour accueillir des gens qui, en d'autres temps, ne se seraient jamais rencontrés, tant leurs chemins avaient auparavant peu de chance de se croiser. Ceux, qui avaient quelques nourritures partageaient avec ceux qui étaient sortis, démunis de leur maison. Les encouragements étaient réciproques parce que chacun entretenait l'espoir tenace d'une fin rapide des affrontements.

Les réfugiés continuaient d'affluer en vagues successives, au gré des accalmies et des recrudescences des combats. Les camps étaient débordés, surpeuplés. L'eau et la nourriture se raréfiaient. Le désespoir s'installait parce que les nouvelles qui parvenaient de la capitale n'auguraient rien de bon pour l'avenir immédiat. Les insurgés tenaient tête à la police débordée, et à l'armée

surprise par les assauts des guérilleros, évoluant comme des poissons dans l'eau, en petits groupes avec des armes légères. Les écoles, les hôpitaux, les banques, les marchés étaient fermés. Plus grave, les nouvelles devinrent rares sinon tronquées et invérifiables. C'était l'enfer pour tous. Ceux qui ne croyaient pas en Dieu, se mirent à écouter les bonnes paroles de réconfort que des diacres, sortis de nulle part, distillaient en famille ou en groupes épars sous des épineux sans ombre, balayés par des vents chauds et couverts de brume sèche.

Moïse faisait partie des réfugiés du camp Faro que le Haut commissariat des Nations Unies avait établi en territoire camerounais. Il partageait sa tente avec une dizaine de cadres, et recevait une aide alimentaire d'urgence constituée de boîtes de conserves, du céréale, de l'huile végétale ainsi que du savon, une natte en plastique et une couverture en laine. De quoi survivre tout juste ! Pas d'argent liquide. L'infortune devenait insupportable pour lui. D'attente vaine, il ne fermait plus l'œil en pensant à sa femme, et aux autres membres de la famille, dont il n'avait aucune nouvelle depuis sa fuite.

La guerre éclata exactement cinquante et un jours après son mariage. La lune de miel était à son comble, quand l'étincelle se déclencha pour embraser le quartier. Il n'avait pas eu le temps de ranger les cadeaux de mariage que sa femme avait empilés sur la grande table à manger, au salon. Il n'était pas à la maison, quand tout avait basculé dans l'horreur. Il n'avait aucune idée de ce qu'était devenue sa maisonnée, ni où pourrait se réfugier sa jeune femme. Des scénarii contradictoires lui traversaient l'esprit. Il imaginait sa femme fauchée par une balle perdue, dont

le corps se putréfierait dans la rue. Il l'imaginait aussi dans les bras d'un guérillero, en butin de guerre sexuel, ou simplement violée à la volée par une horde de pouilleux combattants. Images cauchemardesques ! Moïse n'en pouvait plus. Il perdit l'appétit et la parole. Il s'enfermait sur lui-même, passait les journées à longer les abords du fleuve Chari, qui fait frontière entre le Tchad et le Cameroun. Il ne venait se coucher sous la tente commune que quand tous les autres occupants ronflaient déjà. Il refusait de se noyer dans l'alcool local qu'une réfugiée a eu la sublime idée de distiller dans le camp. Le petit cabaret de fortune qu'elle ouvrit ne désemplassait jamais. Elle avait apporté le remède idoine pour remonter le moral de ceux qui commençaient à sombrer dans la désespérance. Moïse ne trouva aucune consolation dans la nouvelle vie que les autres réfugiés tentaient d'organiser pour se faire une raison de survivre. Il ne mangeait pratiquement plus, ne parlait à personne, se laissait pousser la barbe et ne se peignait presque plus. Il maigrissait à vue d'œil. Son état physique commençait à inquiéter sérieusement ses compagnons d'infortune. La responsable du cabaret tenta en vain d'en faire son client. Elle attira l'attention du docteur Ngaro, un psychiatre qui se conduisait, lui-même, comme un déréglé mental, avec ses longs cheveux entremêlés, et sa barbe grisonnante. Cigarettes constamment à la bouche, taciturne et alcoolique invétéré, Ngaro confirmait dans son attitude qu'un médecin de fou finit toujours par une forme de folie.

Ngaro décida de s'approcher de Moïse. Le contact se fit sans accroc. Ils échangèrent sur les événements, sur leurs espoirs et leurs attentes inassouvies. Ngaro conseilla à Moïse de s'intégrer au sein de la nouvelle

famille qui s'était créée. Les gens s'étaient liés d'amitié et de fraternité quand ils ressortaient d'une même région. « Parler avec les autres libère des fantasmes et aide à surmonter toutes les incertitudes de la vie, conseilla le médecin ». Peine perdue ! Moïse se referma sur lui-même. Ngaro vit que sa situation était vraiment grave. Il décida de le prendre en charge médicalement. Il l'attira au bord du fleuve. Ils se mirent à admirer ensemble le cours des eaux, qui coulent depuis la nuit des temps vers le lac Tchad pour emplir son bassin insatiable. Un brin de confiance, et même de connivence, s'installa rapidement entre eux.

– Ce n'est pas une vie que nous menons, murmura le psychiatre.

– J'en deviens fou chaque jour, déclara Moïse.

– Passer son temps au bord du fleuve à admirer l'eau couler ou se noyer dans l'alcool, comme le font certains de nos compagnons d'infortune, n'est pas la solution à notre désarroi. Nous sommes tous menacés de folie.

– A vous observer, cher ami, vous êtes déjà fou !

– Et si vous vous regardiez dans la glace, vous ne vous reconnaîtrez pas.

– Je vois, quand même, la silhouette de ma barbe et de mes cheveux dans l'eau. Si ma femme se présentait maintenant, elle ne me reconnaîtrait pas immédiatement. J'en suis très conscient, docteur.

– Et si nous parlions de votre femme justement, cela vous permettrait de moins penser à elle, et de ne pas sombrer dans l'amertume et le désespoir.

– Ma femme et moi, c'est une belle histoire d'amour, un roman à sensation, une tranche de vie commune exceptionnelle !

– Nous allons écrire ce roman ensemble, chapitre par chapitre, chaque jour, pour nous occuper, le temps de voir venir les choses, en tuant le temps, tout en restant lucides.

– Je sais ce que vous voulez : me psychanalyser, mais le sujet en lui-même me passionne. J’accepte de vous conter ma vie. Un beau film romantique, sinon une belle poésie sentimentale.

Moïse et le psychiatre décidèrent d’écrire ce roman chaque jour, à l’ombre du tamarinier centenaire, dont les branches s’étendaient au-dessus des eaux. L’ombre, qui se jetait sur cette partie profonde des eaux, semblait attirer les gros poissons. Entre chaque chapitre de la belle l’histoire de vie de Moïse, les deux réfugiés perturbés, devenus amis, s’adonnaient à la pêche à la ligne. Les bonnes captures journalières les rendaient moins dépendants de l’assistance alimentaire du Haut Commissariat aux réfugiés. Une indépendance d’esprit qui libéra Moïse de ses désolations stressantes et l’inspirait dans le récit de sa rencontre avec Eva, sa femme. Le psychiatre prit le récit en dictée, dans un cahier d’écolier de deux cents pages ; il était loin de croire qu’il le remplirait jusqu’à la dernière page. Les deux amis donnèrent à l’histoire contée un titre provisoire : *destins unis*.

Première partie

Quand le hasard scelle des destins !

L'hivernage s'était installé avec ses orages et des coups de tonnerre effroyables à Tangara, un gros village érigé récemment en district, au lendemain de l'indépendance, pour rendre hommage à l'action de l'un de ses éminents fils, pour l'émancipation politique au niveau national. Si la vie s'était ralentie dans le nouveau quartier administratif en édification, elle semblait morte dans les vieux quartiers populaires encore ruraux par leurs activités quotidiennes, basées, essentiellement, sur le travail de la terre. Tangara comptait peut-être deux milles âmes dont quatre vingt dix neuf pour cent vivent de la culture du coton. C'était une toute petite cité, avec ses nouvelles bâtisses en briques cuites et en tôles ondulées, qui se greffa à l'ancien village aux pratiques traditionnelles vivaces dans le vécu de ses populations. Elle recevait, comme d'habitude, en cette période des vacances scolaires, des dizaines de jeunes gens revenus des collèges et lycées de Fort-Archambault, le chef lieu de la région et de Fort-Lamy, la capitale de la République.

Le temps s'était adouci après une pluie diluvienne, qui tomba toute la nuit sur cette paisible cité et ses

environs, sur une vaste étendue régionale. Tout respirait de la fraîcheur et baignait dans un calme propice à toutes les rêveries, un climat idéal pour accueillir d'éventuels convalescents en phase de récupération physique et psychique. Les manguiers et les acacias épanouis de verdure dominaient les cases au toit de chaume enfouis sous leurs feuillages touffus. Les hautes herbes avaient envahi les rues longtemps non fréquentées par les automobiles. Elles ondoyaient sous l'effet des rayons du soleil, qui se jetaient sur la rosée dont elles étaient trempées. Le sol ensablé était bien mouillé et portait des traces de charrettes et des pas conduisant vers l'orée de la brousse. Toutes les cases semblaient désertées et laissées à la merci des bandes de petits voleurs, qui écumaient les quartiers en cette période annuelle de grands travaux champêtres. Le silence, qui régnait sur la ville, du lever du jour au coucher du soleil, couvrait de mauvais coups contre les braves paysans qui s'en étaient allés, très tôt, dans leurs champs pour y produire leurs denrées de survie. Des cabris disparaissaient des enclos et les poulets, des poulaillers. Ce silence couvrait aussi quelques aventures amoureuses de jeunes vacanciers, qui n'allaient plus travailler la terre avec leurs parents. Ils meublaient leur temps par des escapades amoureuses précoces, qui faisaient grossir le cercle des filles-mères déscolarisées et abandonnées par les parents dans l'adversité et la marginalité sociale.

Dehors, dans la ruelle principale, quelques rares allogènes allaient et venaient, en s'arrêtant devant de petites échoppes, tenus par leurs coreligionnaires immigrés, originaires des régions désertiques du grand Nord, dévasté par des années de sécheresse

impitoyable. Les chants des coqs rompaient, de temps à autre, cette monotonie tranquille comme en réplique à ce calme assommant du mois d'août, le mois de soudure, des disettes, des tourments et de multiples tribulations saisonnières. L'abondance des pluies de cette année, et sa bonne répartition territoriale auguraient de bonnes perspectives agricoles, de bonnes récoltes prochaines pour Tangara et sa laborieuse population.

La soudure saisonnière tenaillait dur et laissait des marques sur la mine des Tangarais amaigris. Aucune fumée ne sortait des toits des cases. Les mortiers s'étaient tus, et les pilons étaient rangés sous des greniers vides. La prochaine fête de la moisson, et la pleine lune des bombances, étaient bien lointaines ; on ne pouvait qu'en rêver pour tenir le coup, et garder le moral au bau fixe.

Chez nous, mon oncle et toute sa maisonnée, à l'exception de ma cousine Grâce et la chienne mère avec son dernier chiot, étaient partis au champ quand je dormais encore profondément sous ma couverture de laine. Ils étaient partis comme sur la pointe des pieds, craignant sans doute de me réveiller, de perturber mon sommeil. Pour eux, j'étais revenu au village pour me reposer de mes fatigues scolaires et non pour faire autre chose. Je n'en demandais d'ailleurs pas mieux !

Le chiot se mit à lancer de petits cris, peut-être, pour réclamer sa tétée. C'est le chiot qui me réveilla et m'obligea à sortir du dessous chaud de ma couverture. Tout me paraissait alors étrange, comme si le monde n'était plus le même. La vie semblait s'estomper d'elle-même. J'entendis quelques bruits de casseroles. C'est ma cousine Grâce qui s'affairait

sous un hangar de secco. Elle chauffait mon eau de bain et préparait mon petit-déjeuner qui serait aussi le déjeuner, car je n'aurais pas autre chose à mettre dans le ventre avant le retour de la famille du champ, à la tombée de la nuit.

J'eus envie d'avoir un brin de causette avec ma cousine Grâce. Je la rejoignis dans la cuisine. Une marmite de terre cuite reposait sur un foyer, d'où s'échappait une fine fumée blanchâtre. Le bois de chauffe était bien sec et se consumait sans crépiter. Ma présence ne rassurait pas Grâce qui trouva un prétexte pour me laisser seul dans la cuisine. Je compris ses troubles et m'empressais de retourner dans ma case attendre tranquillement qu'elle me serve. Elle me servit rapidement, puis, sans que je ne m'en fusse aperçu, elle avait disparu derrière le bosquet où j'allais, avant mon entrée au lycée chasser les rats et les grillons. C'était mieux pour elle de rejoindre les autres au champ, car, depuis mon arrivée, elle fuyait constamment mon regard et s'arrangeait à ne jamais se retrouver en tête-à-tête avec moi. Et ses troubles, insidieusement, m'ébranlaient aussi. Je ne me l'expliquais pas ; et pourtant, je ne pouvais pas m'empêcher de la fixer, de rechercher son contact, d'échanger quelques mots gentils. Jamais, elle ne m'en donnait la moindre occasion, même pas un tout petit temps furtif. Alors, pourquoi donc, notre tante la choisissait, toujours elle, pour s'occuper de l'eau du bain et du petit-déjeuner pendant qu'elle s'absentait avec tout le reste de la famille ? Je me troublais davantage en poussant plus loin mes questionnements sur l'attitude de ma cousine Grâce. Je m'efforçai de chasser, tant bien que mal, de mon esprit son image si douce et si fraîche ainsi que

cette sensation de désir, qui fourmillait dans mon dos. Je me mis à chanter puis à siffloter en allant me baigner derrière la case.

Je me mis à table après mon agréable douche à l'eau chaude. L'image de la jeune et douce Grâce disparaissait curieusement de mon esprit au moment du repas. J'échafaudais alors, pendant ce temps, mon programme et mes projets divers pour passer la journée, pour m'occuper jusqu'au retour de mon oncle et des autres membres de la famille, à la tombée de la nuit. La famille et moi ne nous voyions véritablement que le jour du grand marché hebdomadaire et les dimanches consacrés au culte chrétien. Tangara était devenu un bastion chrétien depuis le passage des colons et du premier évangéliste blanc. On conciliait très bien les pratiques traditionnelles de l'initiation et la conversion de la majorité de nos parents à la religion de Jésus-Christ. Le repos dominical était obligatoire.

Je voudrais bien, de temps en temps, suivre mon oncle au champ avec ma cousine après le petit-déjeuner, mais l'oncle m'en avait dissuadé, arguant qu'il ne souhaitait pas me voir devenir paysan, et que ma présence au champ allait distraire les autres, et réduire leur rendement. Etant instruit et ancien combattant, il savait ce que représentait l'école. Il tenait à ce que tous ses enfants et ceux de ses frères et sœurs accèdent à l'instruction pour s'imposer dans la vie. En réfléchissant, je me demandais si je pouvais supporter de travailler la terre, du matin au soir, sous le soleil de midi, avec sur la tête, des moucherons et, sous les pieds, des épines sèches. Grande question ! Et réponse non évidente !

L'oisiveté rendait les vacances trop longues, interminables, surtout quand il se mettait à pleuvoir toute une journée. La chienne et son chiot ne se préoccupaient pas de ma présence. Ils s'étaient habitués à mon odeur et ne m'aboyaient plus. Cependant, ils ne remuaient pas leur queue quand j'essayais de les taquiner. Je n'étais pas encore devenu l'un de leurs maîtres, j'étais seulement, pour eux, un étranger que leur grand maître, mon oncle, avait accueilli. Ils assuraient ma garde, et cela me rassurait contre d'éventuelles crapuleuses Visites. Nous cohabitons en bonne intelligence, sans animosité apparente, mais aussi sans effusion excessive.

*

* *

Je décidai de sortir pour aller à la conquête d'une compagnie, quelle qu'elle fut, galante ou simplement amicale et circonstancielle. Je savais que d'autres vacanciers, comme moi, paressaient chez leurs parents. Je me laissai ainsi entraîner, à pas lents, vers le centre de notre cité-village, vers le petit marché désert à cette heure de la journée, non loin d'un puits ouvragé, d'un dispensaire et de l'école primaire, vidée de ses élèves, aux secco ravagés par les termites, qu'il faudrait renouveler à la rentrée prochaine, et à la cour envahie d'herbes sauvages. L'administration publique était en hauteur, très en retrait et séparée par des marécages des quartiers populaires. En fait, la modernité coloniale sélective s'était greffée à l'indigénat communautaire.

Le centre du village était un peu mieux animé tout de même que mon quartier, à l'orée de la brousse. Hassane, un éleveur nomade qui échoua un jour

comme un fugitif dans notre village, décida de s'y établir pour faire du commerce. Il bâillait devant son étal. Une théière bouillait à côté de lui. L'odeur du thé sucré m'atteignit à bonne distance et me donna envie de m'arrêter, un instant à son niveau, ne serait-ce que pour m'en remplir les narines gourmandes. Hassane avait épousé l'une de mes lointaines cousines, et était comme le beau-frère de tous les jeunes gens. Il se sentait honoré quand il recevait la visite de l'un des nôtres, qui revenait de la ville pour son congé administratif ou ses vacances scolaires. C'était pour lui, le gage de son intégration en notre sein. Il ne partait jamais en congé chez lui. Le seul lien qu'il avait avec son village, c'étaient les informations diffusées dans son dialecte à la chaîne nationale de radiodiffusion. Les informations ne traitaient pas forcément de l'actualité de son village, mais le seul fait d'écouter l'un des siens parler dans sa langue maternelle semblait le rapprocher d'eux. Avait-il des enfants et des frères abandonnés derrière, quelque part dans un ferrick ? Il n'en parlait jamais à personne, ni même aux enfants qu'il avait eus avec notre cousine. Il baragouinait notre langue. La seule chose, qui le distinguait de nous autres, était son accoutrement en boubou blanc qu'il ne changeait jamais, et qui ne semblait pas se salir, non plus. Il priait tout le temps, nécessairement pas cinq fois comme le recommande sa religion musulmane, mais peut-être aussi pour ne pas se laisser déprimer par l'ennui d'être souvent sans compagnie. Il enseignait lui-même le Coran à ses enfants, chaque soir après la tombée de la nuit, à l'heure où tous les autres enfants regagnaient leur giron maternel. Notre cousine s'était convertie à la religion de son mari et paraissait bien drôle derrière un

voile noir. Elle avait l'air d'une veuve avec son perpétuel voile noir qu'elle n'ôtait pas, même quand elle se retrouvait avec ses sœurs dans une cérémonie traditionnelle. Surtout pendant les sorties des initiées excisées dont elle était forcément l'une des marraines, en tant qu'ancienne initiée aux marques scarifiées indélébiles sur le visage. Hassane s'habitua rapidement à nos pratiques traditionnelles et s'en accommodait très bien. Il était, en quelque sorte, la composante étrangère de notre communauté dont les membres, jusqu'à récemment, appartenaient au même arbre généalogique. Les jeunes initiées venaient, chaque année, danser devant l'échoppe de leur beau-frère, surnommé *nguékoubngal*, c'est-à-dire, l'homme au grand boubou. Il se mettait, à l'occasion des fêtes populaires, dans son plus beau boubou, comme un vrai sultan, pour venir jeter des pièces de monnaie aux danseuses. Hassane avait gagné, en fait, le statut d'honorable dans le village ; il était associé aux grandes décisions et pouvait donner des avis consultatifs. Et ses avis étaient souvent très bien appréciés par notre chef de terre. C'est par lui que les principes de la Shari'a avaient été introduits dans nos procédures coutumières. Il était surtout le banquier bailleur de fonds qui dépannait, en période de soudure, avec du sel de cuisine, du savon et du linceul pour ensevelir les morts. Il organisait notre cohabitation pacifique avec les autres musulmans qui immigraient de plus en plus nombreux chez nous sous l'inexorable avancée du désert dans leurs contrées d'origine. Un nouveau quartier d'allogènes s'édifiait déjà autour de la case de Hassane. Il en deviendrait certainement le chef incontournable sous peu.

J'étais le premier client de Hassane ce jour très arrosé de pluie abondante. C'est dire, pour lui, que j'étais celui qui lui apportait de la chance ou des ennuis. Il prit alors tout son temps pour me servir les cigarettes que je lui avais commandés. Une grande envie de griller quelques cigarettes me prit. Tout jeune lycéen de mon âge fumait pour se donner l'air d'homme accompli, de grand type à respecter désormais. Je supportais mal le tabac ; ça me faisait tousser rageusement. J'appris heureusement à ne jamais avaler la fumée. En vérité, je ne fumais pas, je frimais comme tous les adolescents de l'époque.

Le baragouin de Hassane, prenant des libertés avec nos mots et leurs prononciations, m'amusait tellement que c'était toujours un plaisir d'échanger quelques amabilités avec lui. Il faisait rire, et cela détendait agréablement tout le monde autour de lui. En plus, il ne manquait jamais l'occasion d'offrir quelques bâtons gratuitement, comme s'il continuait de payer la dot de sa femme, notre cousine. Il m'avoua que je lui portais souvent chance quand il me vendait quelque chose tôt le matin en tant que premier client.

– Y a-t-il des gens, qui ne vous portent pas bonheur ? Lui questionnai-je en plaisantant.

– Il y a, partout dans le monde, des gens qui sont porteurs de malédictions ; il y en a aussi forcément ici, mais je dois dire franchement qu'aucun de mes beaux-parents qui habite le village ne me porte spécialement malheur ; peut-être les étrangers qui sont de passage ! Jamais un membre de la descendance héritière de cette contrée hospitalière !

– C'est que dans ce village, nous avons le même arrière-grand-père, le même sang qui coule dans nos

veines. Il ne peut y avoir des bons d'un côté, et des mauvais de l'autre.

– C'est pour ça que j'ai décidé d'abandonner mes bœufs, ma famille, mon ferrick pour m'établir chez vous, et fonder une nouvelle famille. Et, pour tout vous dire, je n'ai eu aucun mal de tête depuis mon arrivée ici. Et comme vous voyez, mes affaires ne cessent de prospérer. Ma famille aussi s'agrandit tous les jours. Qu'est-ce que je peux demander de mieux et de plus à Allah ? Que paix et bénédiction soit sur son Envoyé, Mohammed !

– Que Dieu d'Abraham t'entende au nom du Christ Sacrifié et ressuscité pour le rachat de nos péchés, répliquai-je pour marquer notre différence religieuse.

– Abraham est aussi le père d'Ismaël, son Dieu est bien aussi le nôtre, rétorqua-t-il avec un malicieux sourire en coin.

Hassane en rajoutait toujours pour gagner notre amitié et notre complicité, mais ma journée commença vraiment, et plus spécialement, radieuse avec lui. Il ne m'avait pas proposé un verre de son thé dont j'avais profité de l'odeur durant notre long entretien. Je repris alors mon chemin, en mettant le cap sur le quartier de mon ami Manassé, un peu en retrait du centre ville, à l'opposé de mon quartier plus périphérique. Deux cent cinquante mètres environ de marche en fumant allègrement ma cigarette. Le soleil montait déjà haut. Tout rayonnait autour de moi.

*

* *

Qu'est-ce que j'aperçus là-bas, au loin ? Un petit bout de femme ! Je fis quelques pas vers sa direction et découvris une ravissante fée vivante, très courte de taille et très mince de corpulence. Ses cheveux, finement tressés, rehaussaient l'élégance de sa robe rosâtre, très serrée, qui s'arrêtait au milieu de ses cuisses bien en chair, luisantes de jeunesse et de cosmétique. Ses membres brillaient de propreté, son visage était bien mignon comme sculpté à la perfection. Un beau bijou, en chair et en os, qui me complexait par sa petitesse raffinée et son grand air teinté d'arrogance. Quelques pas encore, comme si un aimant m'attirait irrésistiblement vers elle. Son visage ne m'était pas étranger, mais c'est la première fois que je me retrouvais aussi près et si proche de sa personne et de son parfum. Elle n'était pas la gamine que je pensais ; elle passait déjà en classe de troisième au lycée Sacré-cœur. Je connaissais son nom, et même son petit nom : Ilosoly ! Qu'on peut traduire par : ne vous inquiétez de rien ! Elle s'était, dit-on, donné ce petit nom pour rassurer sa famille ; elle aurait en effet des raisons de s'inquiéter des garçons qui lui courraient après, et pourraient abuser d'elle, avec le grand risque de la mettre enceinte. Ce serait un grand déshonneur pour cette famille respectée de voir sa fille revenir avec un bâtard non désiré. Ilosoly avait la réputation de faire languir les garçons, de les rouler dans la farine les uns après les autres sans rien leur céder de son beau corps envoûtant. Je savais tout ça, parce que, j'avais beaucoup d'amis qui tournaient autour d'elle ou grenouillaient dans son entourage huppé. Elle me connaissait aussi. Et puis, franchement, à cette époque, elle ne pouvait pas ne pas me connaître, non plus. J'avais un petit nom : Jolicœur ! C'était le

passerport qui m'ouvrait beaucoup de frontières sentimentales. Ma réputation de dragueur infatigable, et de beau causeur, attirait les filles et me donnait souvent un avantage sur de timides copains moins loquaces. Cette popularité me jouait, quelque fois aussi, de mauvais tours à force d'être trop connu. Presque toutes mes relations étaient connues. Et certaines filles ne s'embarrassaient pas de me remettre à ma place en me rappelant que j'allais avec telle ou telle de leurs copines. J'étais même traité de petit voyou qui laisse son cœur papillonner au gré du vent et des rencontres. Je me gardais d'aborder, dès la première rencontre, les filles pour espérer corriger la mauvaise image que certaines avaient ainsi de moi. Je me contentais alors, dans un premier temps, de fixer mon regard dans le creux de l'œil de la fille que je voulais séduire, avec la volonté manifeste de provoquer sa réaction ou de l'obliger à baisser la tête en guise de soumission. Les filles plus futées protestaient vigoureusement et me donnaient l'occasion rêvée de passer à l'attaque : « c'est dans mes habitudes d'admirer les filles qui me plaisent ; ce n'est pas de ma faute si la nature vous a faite belle ! » La plupart des filles en étaient souvent flattées et finissaient toujours par me gratifier de quelques galantes coquetteries. Mon tableau de chasse, chaque fois, se remplissait un peu plus ; même si toutes mes captures ne conduisaient pas forcément à ce que les parents redoutaient : les rapports sexuels précoces. Illosoly était certainement au fait de ma renommée de garçon à filles. D'elle à moi, qui voudrait étoffer son tableau de conquêtes ? Elle était hautaine et dominatrice malgré sa petite taille. Cela m'exaltait et me poussait irrésistiblement à vouloir la conquérir, rien

que par plaisir sordide de la dompter. Qui sait si elle faisait, elle aussi, le même calcul égocentrique, en pensant me faire languir comme la plupart de ses malheureux soupirants ?

Me voici donc parvenu au niveau d'Ilosoly, au tournant de la rue que je devais emprunter pour atteindre ma destination, chez mon ami Manassé. Elle était à l'ombre d'un grand tamarinier, où son grand-père, chef supérieur décrété par l'administration, devait tenir de temps en temps ses conseils royaux. Elle fixait son regard sur moi pour m'obliger à lui dire, le premier, bonjour. Elle rayonnait de charme. Je déclenchai à mon tour mon regard foudroyant en m'approchant de plus près pour lui tendre la main. Elle osa faire la moue un peu dédaigneusement en soutenant mon regard comme par défi. J'eus un moment de frisson, j'allais perdre de ma contenance habituelle. Elle neutralisa l'éclair de mes yeux que je croyais inextinguible. Je cédai, un peu tremblant, décontenancé, intimidé, déstabilisé intérieurement. Je me ressaisis rapidement pour ne pas perdre le change :

– Toute seule sous ce grand arbre, mademoiselle ? Vous n'avez pas peur des esprits qui hantent ces lieux ?

– C'est mon arbre, et les esprits qui le hantent sont ceux de mes aïeux. Ne vous inquiétez de rien, cher monsieur.

Je balbutiai quelques mots inaudibles en essayant de retrouver ma contenance avant de formuler quelques banalités :

– C'est Ilosoly si je ne me trompe pas ? Je sais ce qu'il signifie, votre petit nom !

– C’est Jolicœur, je suppose ? Je sais aussi quel message il porte, votre légendaire pseudonyme.

Elle avait marqué décidément un point par sa réplique instantanée mais, moi aussi, j’avais retrouvé mes marques pour l’attaque décisive.

– Si je vous avais rencontrée sous cet arbre la nuit, je vous aurais prise pour une sorcière. Mais je me demande si je ne suis pas en présence d’une fée, un esprit descendu de l’arbre qui se mue en cette ravissante fille qui ose m’affronter comme jamais je n’ai été mis ainsi à l’épreuve auparavant.

– Vous devez certainement savoir que ce sont des sorciers qui se reconnaissent pendant leurs maléfiques manœuvres nocturnes !

– Je crois que j’ai rencontré la sorcière que je cherche depuis des années pour me protéger de mes nombreux ennemis. Je vous offre mon cœur, c’est la partie du corps où réside l’âme dont raffolent, semble-t-il, les sorciers, et surtout les sorcières.

– Je connais toutes vos sorcières de nuit et vos fées de jour. La liste est, paraît-il, très longue, monsieur joli Cœur. Je ne tiens pas à être ni votre sorcière ni votre fée, en tout cas pas une conquête de plus pour vous. Je serais à coup sûr une conquête de trop si votre intention était de me faire figurer sur votre tableau de chasse.

– Je peux vous assurer que vous êtes à partir d’aujourd’hui la toute première conquête à laquelle je déclare au nom de mon feu père que mon intention intime est d’épouser. Oui, je ressens ce que je n’ai jamais ressenti quand je fais papillonner mon cœur pour le seul plaisir de draguer les belles filles. Je

voudrais être sérieux avec vous, très sérieux, sincère, décidé, résolu à jamais !

– Des bla-bla de dragueur invétéré ! Mais, dites-vous, pour me conquérir, il faut avoir des reins bien en place. Je ne me contenterais pas de votre réputation de conquérant invincible et de vos beaux discours lénifiants.

– Et pourtant, je n'ai que mon verbe de miel et mon cœur ardent, pour le moment, à vous offrir. Je n'ai ni argent ni position sociale enviable à faire valoir auprès de vous.

– Vous faites erreur sur mon compte, je ne suis pas à vendre ; et je n'ai nullement l'intention de devenir un parasite improductif qui vivrait des subsides d'un homme, demain, dominateur.

– Je vais relever le défi d'être l'homme dont vous avez toujours rêvé. Vous ne serez ni ma bonne ni une maîtresse mais une vraie compagne de tous les instants.

– C'est ce que nous verrons. J'adore relever les défis ! C'est excitant !

– Quelles sont mes chances, aujourd'hui, en cet instant précis ?

– De quoi parlez-vous ?

– Je sais que vos prétendants sont légion et bien fortunés.

– Alors 15%, monsieur Jolicœur !

– Vraiment seulement que ça ? Suis-je si indigne de vous, belle princesse ?

– Un homme sérieux n'est jamais aussi pressé. Et puis, le coup de foudre, c'est des histoires de petites filles. Qui veut me conquérir s'arme de patience, de persévérance et de ténacité. Il faut s'attendre à faire

don de soi pour toujours. Il faut savoir gagner ma confiance pour mériter mon cœur, et peut-être, mon amour, plus tard si Dieu le veut.

– Je ne vous ai pas encore demandé d’aller avec moi au lit quand même ! N’est-ce pas là, la preuve que je suis capable d’affronter toutes les épreuves prévisibles ? La patience fait toujours durer le plaisir et le rend plus excitant.

– Vous ne craignez pas de déchanter demain, après que vous m’aurez connue dans un lit ?

– Jamais ! Je ne crois pas qu’on puisse déchanter avec vous, même après toute une éternité de vie commune. Vous n’êtes pas le genre de personne dont on se lasse si facilement.

– Sacré Jolicœur ! Vous êtes digne de votre réputation. Je comprends de mieux en mieux pourquoi mes copines, à l’internat, se passent vos photos pendant les heures d’études.

Ilosoly détendit sa mine, sourit en laissant découvrir des dents bien plantées, propres et blanches comme si elles ne lui servaient pas à croquer les aliments, à manger de la pâte de céréale. Elle devinait où j’allais. Elle connaissait, en effet, mes relations amicales avec Manassé, l’un de ses lointains cousins qui pouvait aussi bien tomber sous son charme éblouissant. Quel autre adolescent à la barbichette naissante comme Manassé et moi, ne tenterait-il pas sa chance auprès d’elle, ce petit bout de femme raffinée, génialement sculptée, aux allures si princières ?

Je lui pris la main, la serrai tendrement, bien longtemps. Elle resta de marbre, comme momifiée. J’osai baiser ses fins doigts prolongeant une main

doucereuse avec extrême délicatesse. Le sourire dont elle me gratifia, en cet instant, était inénarrable.

Je repris mon chemin, marchant bien fièrement comme un futur prince sorti du tata du grand-père de Ilosoly qui se dressait derrière moi. Je me retournai plusieurs fois pour sourire à Ilosoly jusqu'à ce qu'elle disparaisse de ma vue. Je bifurquai à contrecœur sur une rue transversale obligatoire.

Je finis par me dire, en reprenant mes esprits, que j'étais allé très loin. Promettre le mariage, le temps d'une première rencontre, est proprement diabolique. Qu'est-ce qui m'avait tant poussé à aller si loin ? A la regarder rebondir à chacune de mes phrases, elle savait certainement ce qu'elle voulait : me conquérir sur-le-champ, dès cette première rencontre, ne pas me laisser la moindre chance de raisonner, de lui résister éventuellement. Ce n'est pas moi qui l'avais conquise, c'est elle qui m'avait piégé, tourmenté, ensorcelé, envoûté. Je me remémorai la senteur magique de son parfum. Eh oui ! L'histoire des parfums que garçons et filles se mettaient pour conquérir les amours était de mode. On disait que ces parfums venaient d'Asie, de l'Inde ou du Pakistan. J'étais, peut-être, sous l'effet envoûtant de l'un de ces parfums. Elle m'avait, sans aucun doute, envoûté, drogué. C'est l'image d'une véritable fée qui s'imprima dans mon esprit et qui ne me quitterait plus jamais. J'étais un bienheureux, au jour le plus beau jamais vécu, à aucun autre moment de ma vie déjà si bien étoffée.

Je tirai joyeusement sur ma cigarette. Une vague de bonheur m'envahit. Je ne me rendis plus compte du temps que j'avais mis pour atteindre chez mon ami Manassé. Mon esprit était dans les nuées et voguait,

accroché à celui de Ilosoly, le petit bout de femme de mes rêves sublimés.

*

* , *

Manassé se faisait préparer du thé à la menthe par sa petite sœur Hortense pour offrir à trois charmantes visiteuses. C'étaient des lycéennes en vacances. Elles étaient venues chercher de la compagnie, comme moi, pour tuer leur temps. Seul parmi cette gent féminine désirable, Manassé se réjouit de mon opportune apparition. Mais, deux garçons pour trois filles, cela ne réglait rien parce qu'il faudrait s'arranger pour ne pas marginaliser l'une des trois. La posture de Manassé collée contre Rita et les frottements de leurs cuisses ne pouvaient tromper sur leurs élans intimes.

Hortense m'apporta un tabouret qu'elle installa astucieusement entre Monika et Rébecca à égales distances. Puis, elle m'adressa un petit sourire malicieux, l'air de me dire : « grand frère, c'est à toi de choisir ! » Hortense avait quatorze ans, et n'était pas dupe de ce qui peut se tramer, dans la tête des jeunes gens qui se retrouvent ensemble dans une chambrette.

La tablette sur laquelle Hortense posa ses verres pour le thé était assez exigüe. Elle nous obligeait pratiquement à nous serrer un peu plus autour. Ma cuisse gauche frottait involontairement celle de Monika alors que le côté droit collait à la cuisse gauche de Rébecca. Je fis mon possible pour me tenir poliment droit en évitant de remuer mes jambes, pour ne pas donner l'air de chercher volontairement le contact avec l'une ou l'autre de mes voisines. Rébecca et Monika se remuaient dans tous les sens et,

naturellement se frottaient elles-mêmes contre moi. Ce qui ne me déplaisait pas, non plus, mais je demeurais rigide comme une fille frigide et insensible aux caresses d'un amant entreprenant.

Je mis de l'animation avec le talent qu'on me connaissait. J'inventais des histoires aussi rocambolesques les unes que les autres, d'une aventure savoureuse fictive à un conte de fée cocasse, pour tordre tout le monde de rire. Et les filles en demandaient quand je terminais une histoire ou quand je devais me servir mon verre de thé à la menthe, qui allait refroidir avec la fraîcheur ambiante.

La petite Hortense vint s'installer à la porte pour écouter, elle aussi, mes histoires croustillantes et légères. Et elle riait de sa voix fine et joyeuse. Son grand frère lui lançait des œillades sévères pour lui faire comprendre qu'elle n'avait pas sa place parmi nous mais, têtue comme une mule, elle évitait de croiser son regard réprobateur.

– Au lieu de passer ton temps à rire bêtement, comme une ânesse, des histoires de grandes personnes, il faut nous ramener une autre tournée de thé, lança Manassé à sa petite sœur pour tenter de la faire partir.

– Le thé est en train de cuire au feu, rétorqua la petite Hortense, effrontément.

– C'est la tête de mouton que tu cuis pour que la cuisson prenne tout ce temps ? Va t'en occuper parce que nous allons sortir bientôt, insista Manassé en se faisant plus menaçant.

– Le thé à la menthe cuit plus longtemps que le thé ordinaire ; il faut qu'il s'infuse pour être exquis, soutint sa crapule de petite sœur.

– La petite à raison, intervint Rita.

– Nous avons tout le temps, pourquoi presser la petite ? interrogea Rébecca.

– Nous buvons déjà suffisamment de belles histoires de Moïse, le thé peut attendre un peu, renchérit Monika.

– Il s’appelle Jolicœur, railla Manassé comme pour me présenter aux filles sous mon petit nom.

Les trois filles se tournèrent vers moi, en écarquillant de grands yeux de coquetterie ou d’admiration, je n’en savais rien.

– Ah ! C’est le fameux Jolicœur dont toutes les filles parlent au Sacré-Cœur ? S’étonna Rita en faisant semblant de me découvrir alors que Manassé m’avait déjà rapporté qu’ils avaient parlé, tous les deux, de moi et de ma réputation de garçon à filles.

– Ma cousine Eva va souvent à l’église le dimanche pour le voir ; elle est follement amoureuse de lui et en souffre parce que, semble-t-il, monsieur Jolicœur ne prête pas d’attentions aux filles qui tentent de l’approcher. Il paraît qu’il se prend pour un petit dieu ! Rébecca ne se gêne pas devant moi pour vider son sac de toutes les conneries véhiculées à mon sujet.

– Ta cousine aurait dû l’aborder franchement, lui déclarer elle-même qu’elle l’aime ; et puis, s’il ose l’éconduire tout de même, il n’est pas le plus charmant garçon sur terre ! Rita se fait provocante pour avoir ma réaction à chaud.

– Chez nous, les filles sont éduquées pour se laisser draguer et non pour racoler, trancha Manassé visiblement agacé par la provocation de Rita dont les propos n’étaient peut-être pas innocents.

– Si nous sommes effectivement égaux en droits, il faut aussi cesser de laisser toutes les initiatives aux garçons sur d'autres plans dans nos rapports quotidiens. Moi, si un garçon me plaît, je le lui dis, quitte à être déçue comme les filles déçoivent aussi les garçons. Rita était intraitable, comme si elle tenait à mettre les certitudes de mon ami Manassé à l'épreuve des doutes intérieurs.

Monika et Rébecca se turent. Elles me volaient d'un coin de l'œil pour m'observer, pour me découvrir en chair et en os. Non ! Elles voulaient découvrir plutôt ce qui, en moi, pouvait attirer tant de filles. Et pourtant, j'étais un garçon bien ordinaire, grand de taille, filiforme, sombre de teint, cheveux crépus abondants toujours peignés en style afro, grosses lèvres charnues, sensuelles disaient certaines copines. J'avais le dos légèrement voûté donnant l'impression d'un crâneur invétééré. De mon physique, pas de quoi trop impressionner, mais de tempérament, j'étais surtout débonnaire, sourire constant aux lèvres comme si je n'avais aucun soucis dans la vie. C'est certainement ma bonne humeur contagieuse qui captait les regards, et m'attirait des sympathies naturelles, contaminait tout le monde autour de moi, et suscitait les gentillesses féminines. Je tenais ce caractère de l'éducation de ma mère parce que je n'avais pas connu mon père, décédé alors que je n'étais qu'un bébé. Je tenais donc de ma mère sa voix caressante et son sourire irrésistible. Quand je voulais charmer une fille comme un serpent, je rendais volontairement mon regard langoureux en la fixant tout droit pour ébranler ses nerfs et casser ses résistances, ne pas lui laisser le moindre temps de réflexion sur mes détails physiques ou moraux. Cette

technique d'approche me réussissait souvent, mais je n'en tirais pas systématiquement les avantages qu'envieraient mes camarades.

Ma posture entre Monika et Rébecca ne m'offrait pas l'occasion de mettre en œuvre ma technique. C'est Rita qui me faisait face. Je la fuyais du regard pour ne pas faire du souci à mon ami qui n'était visiblement pas très rassuré d'être l'élu de son cœur. Quoi qu'il en fut, il y avait trois filles, et je ne pouvais rater l'occasion de faire feu, déclencher l'offensive de conquête. Je n'avais pas l'habitude de rater de telles occasions, surtout que le bruit que faisait courir mon petit nom m'avait bien vendu aux filles.

Rita se redressa sur son tabouret et dégagea sa cuisse alors plaquée contre celle de Manassé. Son voisin fronça légèrement le front. Le manège ne m'échappa pas. Je levai les yeux vers le toit de la case pour réfléchir, mais je ne réfléchissais à rien du tout. Je manœuvrais. Et comme je n'animais plus, un silence pesant s'abattit. Notre hôte n'était pas bien inspiré pour le rompre par une petite histoire, une blague anodine. Mais ce silence constituait, en lui-même, un débat. Sans nous l'avouer, c'est notre nombre qui faisait problème. Quand un groupe ne trouve plus rien à se dire, c'est qu'il doit se séparer. Comment deux garçons et trois filles peuvent-ils se séparer après avoir passé un temps ensemble ? Un garçon a forcément quelque chose à dire à une fille, et chacune des filles s'attendait à ce qu'un garçon lui propose de la raccompagner. Nous aurions été quatre que le problème ne se poserait pas. Je me serais sacrifié pour proposer à n'importe quelle fille de la raccompagner, si l'intention de mon compagnon s'affichait clairement pour une autre. Là, l'intention

de Manassé pour Rita était manifeste, mais je ne pouvais pas proposer de raccompagner deux filles à la fois pour lui permettre de conter ses fleurettes. D'autant plus que les trois filles étaient ses visiteuses à lui. J'étais tombé parmi eux comme du cheveu dans la soupe. C'était à moi de dire un chaleureux au revoir à tout le monde, et rentrer chez moi pour passer la nuit à rêver de Ilosoly.

L'ambiance si gaie s'alourdit subitement.

Hortense qui s'était fait oublier, apparut avec ses tasses de thé à la menthe. Opportunément. Hum ! C'était un thé exquis, pas trop sucré, pas trop amer. Les visages se détendirent. Manassé se rappela qu'il avait un petit poste récepteur. Il la brancha sur la fréquence de radio Zaïre, le grand tam-tam de l'Afrique comme le voulait le timonier Mobutu Sessé Séko. Y passait un intermède musical avec la suave voix de Mpongo Love, la grande diva congolaise de l'époque. J'invitai immédiatement Rita à danser. Je ne pouvais inviter ni Monika ni Rébecca parce que l'une au l'autre y verrait des avances intéressées de ma part. Comme toutes les deux devaient comprendre, comme moi, que Rita et Manassé nous cachaient un secret, je ne prenais aucun risque du côté de Rita. Je ne me mettais pas aussi en porte à faux avec personne en dansant avec elle. Manassé me faisait suffisamment confiance pour penser que je pourrais lui faire un coup fourré à détourner Rita.

Tout le monde se leva spontanément pour esquisser des pas de rumba endiablée. L'intermède musical passa rapidement pour céder l'antenne à une émission politique élaborée. Cela nous donna l'envie de danser. Rita nous proposa de nous déporter chez sa cousine Eva, propriétaire d'un électrophone et des

disques de nouveautés musicales. Manassé accepta tout de suite, en espérant arranger un rendez-vous discrètement là-bas avec Rita. Monika et Rébecca se rallièrent à la proposition espérant chacune aussi y trouver son propre compte. Mais quel compte ? Je voyais venir le piège et déclinai la proposition en arguant : « Je n'ai pas l'habitude de m'inviter chez des gens que je ne connais pas. Eva ne me dit rien ! » Je mentais. Intérieurement, la proposition m'excitait.

– Eva, c'est ma copine et cousine à la fois, Eva Ilosoly ; elle sera certainement ravie de faire votre connaissance, non, plutôt de vous revoir ! Rita éclata d'un fou rire en pensant me confondre.

– Je regrette, ce n'est pas mon monde, dis-je, bonnement à Rita.

Chez Eva, c'était le tata seigneurial, le palais de son grand-père devant lequel je venais d'avoir une longue causerie galante avec elle. Et elle, c'était la petite fille raffinée, mon petit bout de femme ! Ça ferait trop, en une seule journée, d'y revenir pour la revoir. Il me fallait absolument avoir un certain temps pour mettre en forme mon prochain combat pour la conquête de Ilosoly. Elle n'était pas de mon milieu, et cela m'imposait de jouer finement, d'adopter une stratégie subtile, d'y aller avec tact pour ne pas heurter des susceptibilités. Dans un début avec une fille de cette classe sociale, qui en avait vu défiler, des garçons de toute stature et des prétendants de tout acabit, il me fallait me faire cher, me rendre rare pour l'obliger à me rechercher. Si l'hameçon de mon audace amoureux l'avait prise comme je le pensais intérieurement, elle ne serait par la suite qu'un poisson, un minuscule fretin accroché à mon infallible hameçon. Et elle m'attendrait désormais comme une

carpe d'eau douce attend le retour du pêcheur au bout de l'hameçon. La capture d'un cœur féminin ressemble à celle d'un poisson dans le fleuve, cela demande de la patience et du doigté. Ma stratégie de conquête était décidément mise en œuvre. Patience donc ! Ma décision était irrévocable ; je n'irais pas chez Ilosoly ce jour. Mon ami Manassé était très pressé d'y aller. Il y rôdait déjà avec quelques autres camarades de la cour.

Le père de Manassé était un tailleur, bien installé, qui gagnait bien sa vie et jouissait de quelques considérations sociales. Cependant, son statut social ne pouvait pas le hisser à la dignité seigneuriale de la famille régnante. Malgré cela, mon ami aimait particulièrement se frotter à ce monde bien d'en haut. Par ses balafres initiatiques et sa grosse tête évasée, il pouvait, c'est vrai, être confondu physiquement aux membres du clan. Pas moi. Mon ami aimait aussi faire de l'esbroufe, et ça ne lui déplairait pas de montrer qu'il fréquentait les filles du tata. Il voudrait d'un prestige à moindre frais. Nous n'avions pas, lui et moi, la même vision des rapports sociaux. Je ne voudrais pour rien au monde être un garçon de compagnie pour les petits princes ou supposés tels. Nous devrions nous séparer devant le tata. Manassé et les trois filles devraient y entrer, et moi je devais continuer mon chemin, tout seul, pour rentrer chez mon oncle. Cette perspective démotiva les filles qui traînèrent les pieds pour retarder le moment où je devrais les quitter. J'essayais de les entraîner mais, peine perdue, Rita s'était arrangée à se faire piquer par une épine dans sa chaussure fermée. Comment cette épine avait-elle pu traverser la semelle en cuir de sa chaussure pour pénétrer dans sa chair ? Tout le monde s'arrêta pour